



**JOSEPH
O'CONNOR**
**DANS
LA MAISON
DE MON PÈRE**

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Carine Chichereau*

Rivages

Septembre 1943 : les forces allemandes occupent Rome. Le chef de la Gestapo, Paul Hauptmann, fait régner partout la terreur.

Hugh O'Flaherty, prêtre irlandais attaché au Vatican, organise un réseau d'évasion pour les prisonniers alliés et les Juifs persécutés, contre les consignes de son plus haut supérieur... Improvisant un chœur de chambre amateur, il réunit une bande d'amis hétéroclites, aussi dévoués qu'attachants, et maquille en « répétitions » la préparation de leurs faits d'armes dans une Rome devenue un nid d'espions.

Mais à la veille de Noël, les filets de la Gestapo se resserrent autour du Saint-Siège et l'heure de la mission de tous les dangers sonne.

Inspiré d'une histoire vraie, *Dans la maison de mon Père* est un roman puissant et haletant, écrit par un maître de la fiction historique. Un roman inoubliable sur l'amour, le sacrifice et ce que signifie être humain dans les circonstances les plus extrêmes.

Un thriller littéraire de premier ordre. L'incarnation de Hugh O'Flaherty, l'Oskar Schindler irlandais, est sublime.

The Guardian

Né à Dublin en 1963, **Joseph O'Connor** tombe dans la littérature à 17 ans en lisant *L'Attrape-cœur* de Salinger. D'abord journaliste (*Esquire*, *The Irish Tribune*, *Sunday Tribune*) et homme de radio, il écrit aussi pour la scène et pour des productions musicales. Il s'impose avec son premier livre, un recueil de nouvelles publié en France sous le titre *Les Bons Chrétiens* (Libretto, 2010, traduction Pierrick Masquart et Gérard Meudal). Il est l'auteur de neuf romans parmi lesquels *Redemption Falls* (2007), *Muse* (2011), *Maintenant ou jamais* (2016) et *Le Bal des ombres* (2020). Avec Roddy Doyle ou Colm Tóibín, il est considéré comme l'un des écrivains irlandais les plus importants de sa génération. Traduite dans le monde entier, son œuvre lui a valu de nombreux prix dont le Irish PEN Award en 2012. Inspiré de l'histoire vraie de Hugh O'Flaherty, prêtre irlandais qui a défié les nazis et sauvé plus de 5 000 juifs et soldats alliés pendant la Seconde Guerre mondiale, *Dans la maison de mon Père* se tient en parfait équilibre entre l'improbabilité des faits réels et la vérité romanesque.

Du même auteur
chez le même éditeur

Le Bal des ombres, 2020
Rivages poche n° 996

Chez d'autres éditeurs

Les Bons Chrétiens, Phébus, 1996
Libretto, 2010

Desperados, Phébus, 1998
Libretto, 2000

À l'irlandaise, Robert Laffont, 1999
« Pavillons », Robert Laffont, 2007

Le Dernier des Iroquois, Phébus, 2000

Inishowen, Phébus, 2001
Libretto, 2003

L'Étoile des mers : adieu à la vieille Irlande, Phébus, 2003
Éditions 10/18, 2007

Redemption Falls, Phébus, 2007
Éditions 10/18, 2009

Muse, Phébus, 2012
Éditions 10/18, 2013

Les Âmes égarées, Phébus, 2014
Éditions 10/18, 2016

Maintenant ou jamais, Phébus, 2016
Éditions 10/18, 2019

Joseph O'Connor

Dans la maison de mon Père

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Carine Chichereau

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Édition originale :
My Father's House, Harvill Secker, 2023

Couverture : © Ayal Ardon / Trevillion

© Joseph O'Connor, 2021
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6222-6

Pour Emma, Laurence et Cormac, *un abbraccio*

ROME

1943

ÉCHELLE : 500 m



FLAMINIO

MILVIO

PRATI

CAMPO
MARZIO

**ÉTAT DE LA
CITÉ DU VATICAN**

BORGO

Castel
Sant'Angelo

PONTE

Panthéon

BASILIQUE
SAINT-PIERRE

Palais du
Saint-Office

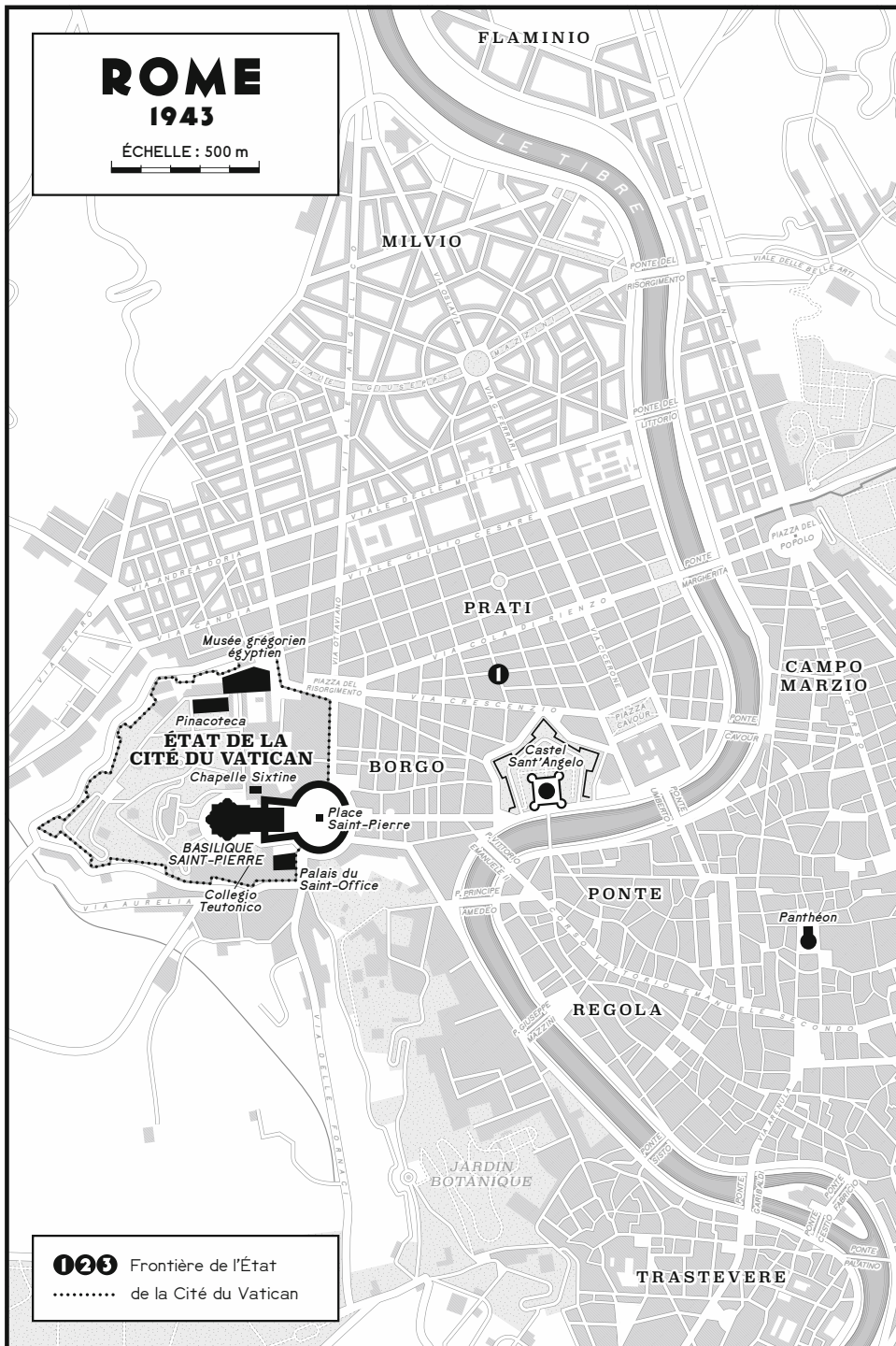
Collegio
Teutonico

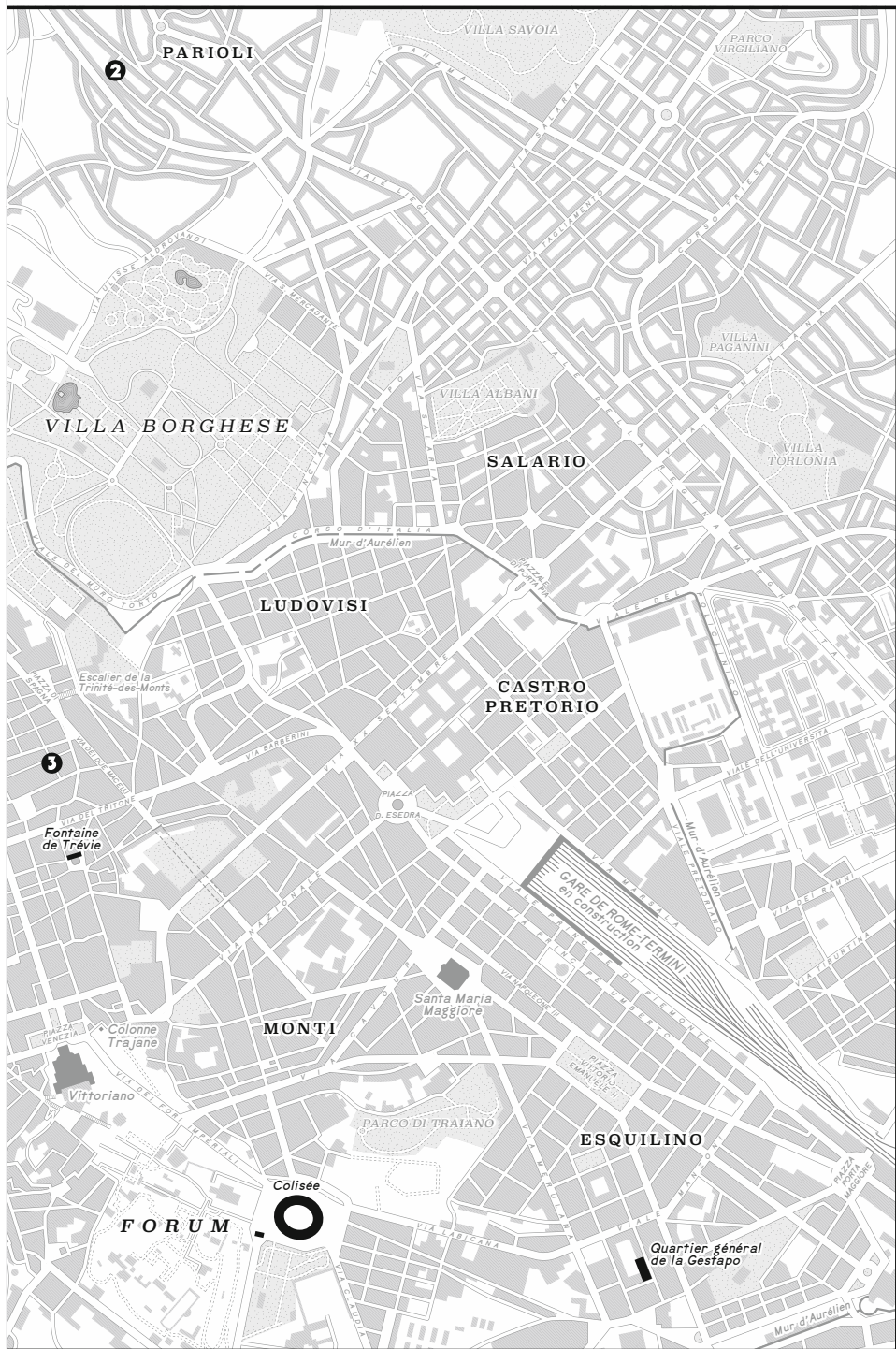
REGOLA

JARDIN
BOTANIQUE

TRASTEVERE

123 Frontière de l'État
..... de la Cité du Vatican





Ma chère mère, mon cher père, ma chère famille. Ceci est la dernière lettre que j'écris car je vais être fusillé aujourd'hui même. Ma chère famille, j'ai donné ma vie pour mon pays et pour tout ce qui m'était cher. J'espère que cette guerre sera bientôt terminée afin que vous puissiez vivre pour toujours dans la paix. Au revoir. À jamais votre soldat, fils et frère aimant, Willie.

Lettre d'un prisonnier de guerre écossais rédigée en Italie.

ACTE I

Le Chœur

Sopranos : Delia Kiernan, Marianna de Vries

Alto : contessa Giovanna Landini

Ténors : sir D'Arcy Osborne, Enzo Angelucci, major
Sam Derry

Basse : John May

Chef de chœur : monseigneur Hugh O'Flaherty

Septembre 1943 : les forces allemandes occupent Rome.

Le chef de la Gestapo, l'Obersturmbannführer Paul Hauptmann, règne par la terreur.

La faim est partout présente. Les rumeurs suppurent. L'issue de la guerre est loin d'être sûre.

Les diplomates, réfugiés et prisonniers alliés évadés risquent leur vie en tentant de trouver asile au Vatican, le plus petit État du monde, pays neutre et indépendant situé au cœur de Rome.

Un groupe d'amis improbable menés par un prêtre courageux se retrouve soudain au cœur du danger.

À Noël, il n'est plus possible de faire marche arrière.

La grêle s'abat avec force sur le pare-brise alors qu'ils passent devant la prison Regina Coeli. Elle allume une autre cigarette, des paillettes de cendre tombent sur le col de son imperméable. Il ferme les yeux, mais elle est certaine que ce n'est pas pour prier.

« Pour l'amour de Dieu, Delia, cette caisse à savon ne peut-elle pas avancer plus vite ? »

Réverbères dégageant une nuée bleue, ruelles serpentant à flanc de colline, silhouettes des martyrs en rang sur les toits des églises. Lui reviennent des souvenirs de ce deuxième matin à Rome, quand elle grimpa l'escalier menant sur le toit de Saint-Pierre, les traits de chaque statue usée par le temps et les tempêtes. Maculées de suie, stalagmites battues par les intempéries.

Tout à coup, une barrière de ferme bloque le passage. Il sort dans la tourmente, essaie d'ouvrir, son feutre tombe sous les secousses de ses mouvements énergiques. Dans la lumière des phares, il tire sur la barrière.

« Impossible d'ouvrir, crie-t-il. Y a-t-il des outils dans le coffre ?

– Rangez-vous sur le côté.

– Delia... »

Elle fait vrombir le moteur, appuie d'un coup sur l'accélérateur, dans un fracas rauque engouffre la grosse voiture dans la barrière qui explose en mille morceaux, puis il remonte en secouant sa grosse tête mouillée tel un homme qui se demande comment sa vie a pu en arriver là.

Traversée de vastes étendues plates où bêlent des moutons trempés. Puis la route se remet à grimper et les bâtiments de l'hôpital apparaissent, trois blocs de béton brutal hérissés de mâts nus et de monstres qui doivent être des réservoirs d'eau.

Sur un panneau de signalisation jaune fluorescent, cet ordre en noir :

« *Rallentare !* »

Montée d'une allée aux nombreux virages sur un gravier presque inexistant, le long d'un trio d'érables sycomores malades et de la ruche en béton d'une tourelle abritant une mitrailleuse, jusqu'au portique baigné de lumière près duquel est garée une ambulance avec sa croix rouge peinte sur fond kaki, moteur allumé, à l'arrière de laquelle trois soldats jouent aux cartes. En voyant la Daimler, fait inexplicable, ils referment les portières. Un instant plus tard, la lumière s'éteint.

Elle sort de la voiture mais laisse tourner le moteur.

Les portes de l'hôpital sont verrouillées, le hall plongé dans l'obscurité. Elle tire trois fois sur la sonnette, entend résonner son appel désolé quelque part au cœur des lieux enténébrés.

Un pas en arrière, elle lève les yeux vers les fenêtres aux volets clos, comme si le fait de regarder pouvait susciter l'apparition d'un observateur, espoir de tous les croyants, mais nul ne vient, et c'est seulement lorsqu'elle s'approche de l'ambulance fermée pour demander de l'aide que retentit un sifflement derrière elle.

Un soldat d'une vingtaine d'années est sorti par une porte qu'elle n'avait pas remarquée. L'air boudeur, cigarette au bec, accroche-cœur sur le front, on dirait qu'il vient de se réveiller. Il traîne dans son sillage une odeur de renfermé. Dans sa main gauche, une torche à la pauvre lueur vacillante fait pâlir la lumière extérieure. Dans la droite, un objet qu'elle met du temps à reconnaître : un couteau à cran d'arrêt. Il a l'air de savoir s'en servir.

« J'ai un patient qui a besoin de soins en urgence, dit-elle. Là. Sur le siège arrière.

– Votre nom ? soupire-t-il en scrutant l'arrière de la Daimler qui ronronne à bas bruit.

– Je ne suis pas en position de décliner mon identité. Je suis attachée à une délégation neutre dans cette ville. Cet homme est dans un état grave, notre médecin officiel l'a examiné il y a une heure. Il dit que c'est une péritonite, peut-être perforée.

– Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Je suis romain. Et vous, vous êtes quoi ?

– On s'en contrefout de ce que je suis, faites venir des brancardiers.

– Vous débarquez ici en me donnant des ordres, et vous espérez que je vais aider un fils de pute de nazi ?

– Votre devoir est d'aider tout le monde. »

Il crache par terre.

« Le voilà, mon devoir », lance-t-il.

L'homme en noir sort de la voiture, pose lourdement la main sur le toit, jette un coup d'œil dégoûté au ciel, comme s'il en voulait aux nuages, puis se tourne lentement vers le jeune homme.

« Et tu embrasses ta mère avec cette bouche-là ?

– Vous êtes qui pour me demander ça ?

– Mon nom est O'Flaherty. » Il ouvre son manteau, révélant sa soutane et son col.

« Mon père. Pardonnez-moi, mon père. » Il se signe.
« Je savais pas.

– L'uniforme allemand de cet homme n'est qu'un déguisement. Il effectuait une mission de surveillance quand il est tombé gravement malade.

– Mon père...

– Dis-moi, le gros dur. Y a-t-il un dentiste dans cet hôpital derrière toi ?

– Pourquoi donc ?

– Parce que tu vas en avoir besoin quand je t’aurai fait rentrer les dents au fond du crâne. Espèce de brute igno-
rante, te comporter comme ça devant une femme. Tu iras
te confesser dès demain, en attendant, *tu vas lui présenter
illico tes excuses.*

– Je vous demande pardon, *signora.* » Il baisse sa tête
rubiconde. « Je n’ai pas mangé ni dormi depuis trois
nuits.

– Excuses acceptées, répond-elle. Est-ce qu’on peut
avancer, maintenant ?

– Notre passager est un prisonnier britannique évadé,
le major Sam Derry du régiment royal d’artillerie. La
vie de milliers de personnes dépend de cet homme. Si
tu aimes l’Italie, envoie-le en salle d’opération. Tout de
suite. »

Le jeune soldat le fixe droit dans les yeux.

O’Flaherty file vers l’ambulance, ouvre grand les
portes.

« *Andiamo, ragazzi,* dit-il en leur montrant la Daimler.
Debout, messieurs. Soyez bons garçons. On a besoin de
renforts. »

Derry sort du véhicule d’un pas mal assuré, crachant
des flots de sang, serrant son ventre et la nuit.